



J.M. Keynes, *Deux souvenirs. De Bloomsbury à Paris*, Paris, Rivage Poches, Petite Bibliothèque, 2013, 144 pages.

Des millions de morts pour une négociation dévoyée Les souvenirs de Keynes !

La commémoration du centenaire de la grande guerre, la « der des ders », est l'occasion de revenir sur les « deux souvenirs » de Keynes, seuls textes inédits, qu'il autorisera à publier après sa mort. Il est question ici du premier texte « Dr. Melchior, un ennemi vaincu » qui évoque les souvenirs de Keynes lors de sa participation aux négociations de l'armistice de 1918/1919, en tant que membre du cabinet du premier ministre Dudley Georges. Ce texte est un monument de cynisme, au-delà de l'ironie prêtée aux « rosbifs » et plus généralement à la perfide Albion. Keynes se vante implicitement d'avoir fait réussir les négociations, mais à quel prix ! Il joue sur les portraits physiques (1) et sur la négociation nourriture contre soumission (2) avant de tricher en prenant contact avec l'ennemi (3) et en utilisant le chantage à la bolchevisation des allemands pour obtenir un accord lourd de conséquences (4).

1) L'aspect physique.

Au cours des conférences de la paix, à Paris, il caricature la délégation française composée de militaires et de civils dont les porte paroles sont respectivement le maréchal Foch, commandant des armées et Louis-Lucien Klotz¹, ministre des finances. Keynes ironise sur leur physique, pour transformer les négociations en concours de beauté masculine. Par contre aucune allusion aux femmes sinon la « robuste femme » du maréchal Foch, lequel est croqué comme un danger public :

« Foch est un paysan français, petit, les jambes particulièrement arquées, sa moustache est mal entretenue ...Son intelligence étroite est au sens strict du terme militariste...les neuf dixièmes des affaires humaines n'apparaissent pas dans son champ de vision...il peut être dangereux pour le bien-être de l'humanité »

Le pire est le misérable Klotz :

« Savez-vous à quoi ressemble Klotz ? C'est un petit juif enrobé avec une grosse moustache ; son aspect est très soigné, il est bien conservé, mais son regard est instable, errant, et ses épaules se recourbent un peu comme en signe de réprobation instinctive. »

Par contre Keynes est ébloui par le porte-parole des allemands le Dr Carl Melchior jusqu'à avouer qu'il partagera avec lui « quelques expériences très étranges et l'une des plus curieuses intimités qui soient », sortant plus tard avec lui « en couple » dans Amsterdam.

« Un homme fort petit, d'une exquise propreté et d'une grand élégance, portant un faux col très haut et d'une blancheur immaculée ».

¹ Clemenceau disait de lui : « J'ai mis rue de Rivoli le seul Juif qui ne connaît rien aux finances » (cité par Pierre Birnbaum, 1994).

Éthique et économique/Ethics and Economics, 11 (2), 2014
<http://ethique-economique.net/>

Keynes célèbre sa coiffure, la noblesse de son visage, « ses yeux étincelants ». Melchior détone avec les autres délégués allemands qu'il décrit comme des cochons d'Alice au pays des merveilles. La laideur des allemands, assimilés par Keynes aux huns plaide contre cette race. Keynes s'interroge : « Qui sait si ce n'est pas là la vraie cause de la guerre ? ». Des millions de mort pour un complexe physique ! Notre professeur fait vraiment très fort !

Keynes adore les bons mots et pense que « personne ne porte autant que Wagner la responsabilité de cette guerre », « Hindenburg et Ludendorff étaient-ils autre chose que la basse et le ténor d'un opéra wagnérien de troisième classe ? ».

2) *La négociation nourriture contre soumission.*

Keynes rappelle que les français veulent se venger des « boches » en exigeant que soient saisis les navires allemands. Ils exigent, parmi d'autres réparations, que les achats alimentaires soient bloqués et en aucun cas payés par l'or que convoite la France, quitte à provoquer une famine en Allemagne. La négociation livraison des bateaux/livraisons alimentaires sera biaisée par les connivences entre l'Angleterre et l'Allemagne. De son côté, selon lui, la hausse de la fécondité des truies aux USA détermine la volonté américaine de lever le blocus subi par l'Allemagne sur les matières grasses et de livrer au plus vite de la viande de porc de qualité inférieure, ce qui permettra de baisser les prix ... « La nuit quand il dort, Hoover voit flotter des cochons tout autour de son lit ».

3) *Keynes le perfide*

Bravant les interdictions, Keynes désire échanger personnellement avec le beau Dr Melchior... en allant dans sa chambre qu'il décrit avec son lit ouvert, ses vêtements éparpillés et le pot de chambre plein. Grâce à cette comédie sentimentale, ils se mettent d'accord pour débloquer les livraisons alimentaires.

Lors de la séance solennelle à Paris, les anglais avec Lloyd Georges, l'amiral Browning² président de séance et Keynes vont détruire la position française... Le maréchal Foch prétend discuter avec les Allemands sur le blocus, principalement maritime. Lloyd Georges tente une « allusion comique », lui rappelle qu'il a le mal de mer, sourires... Bref, comment un « bourrin » (nag) de l'armée de terre oserait régler un blocus maritime ? Un amiral anglais, Wemyss, notre « First Sea Lord », le remplacera... Le ton est donné !

Klotz est exécré ; on imite sa prononciation du mot « or...r » dans l'assistance et son appartenance à la religion juive est désignée par un jeu de mains du président. Voulant affamer les allemands, en maintenant le blocus, Klotz est accusé de pousser l'Allemagne vers le bolchevisme... mieux que Trotsky lui-même. On fait passer le mot « Kotzky », toute la salle rigole. Le français est « tué en l'espace d'un instant » selon le mot de Keynes.

Nouvelle tricherie, des rapports arrivent comme par hasard sur les ressentiments de la population allemande que le président lit solennellement en évoquant l'urgence des secours... Soyez humanitaires ! La salle est conquise et passe du rire aux larmes. Clémenceau tente de s'interposer en évoquant avec emphase les dommages subis par la France... en vain.

Le tour est joué !

² Selon Keynes « Un loup de mer particulièrement ignorant et bourru, avec un authentique crochet à la place d'une main... »

4) Une fin lamentable

Les livraisons alimentaires partent immédiatement, pour le plus grand profit des céréaliers et des producteurs de porc américains. L'Allemagne conserve sa puissance industrielle et agricole. Elle ne versera qu'une faible partie des dommages de guerre, ajournant sa dette en 1931, bénéficiant du moratoire Hoover en 1932.

Une assemblée de potaches, quelques tricheurs sur un fond d'attrance physique auront réglé dans l'hilarité générale, les réparations de l'Allemagne. La guerre de 14/18, cette boucherie aura occasionné des millions de morts pour être soldée piteusement, sans espoir de résilience, dans l'attente d'un prochain règlement de comptes qui ne tardera point.

Keynes méprise, triche et manipule sans scrupule. Il proclame en 1938 « Je reste, et resterai toujours un immoraliste » (Souvenirs, p.121). Confirmant ses dires, sa *Théorie générale de l'emploi, de l'intérêt et de la monnaie* (1936) n'échappe pas à cet immoralisme en méprisant les illusions monétaires et fiscales des « esprits animaux ». Les économistes pourront interpréter ces négociations comme un cas d'école, par la théorie des jeux et des signaux. Solidaires sur le plan militaire avec le commandement unique de Foch, les alliés révèlent tout leur égoïsme dans les négociations économiques. La France cherche à contacter l'ennemi au grand dam des américains et échoue... Par contre Keynes accomplit cette trahison avec le Dr Melchior. Dès lors, une coalition implicite se forme entre alliés anglo-saxons et allemands, abusant de signaux (les allusions à la religion de Klotz, les pseudo-communications sur l'exaspération des allemands, le bolchevisme). La France perd en s'enfermant sur l'utilisation de l'or allemand aux fins de payer les importations alimentaires des boches. Keynes lui-même et le français Loucheur rédigeront le projet d'accord. Un altruisme impur l'emporte sur un pur égoïsme... la solution est classique !

Références

Birnbaum, P. (1994). *Les Fous de la République: Histoire politique des Juifs d'État, de Gambetta à Vichy*. Paris : Fayard.

*François-Régis Mahieu
Professeur émérite de Sciences Economiques,
Université de Versailles St Quentin en Yvelines
Fonds pour la recherche en éthique économique*

Hans Jonas. *Essais philosophiques. Du credo ancien à l'homme technologique*, Paris, Vrin, 2013, 456 pages. Traduction dirigée par Damien Bazin et Olivier Depré.

Essais philosophiques. Du credo ancien à l'homme technologique regroupe des écrits réalisés par H. Jonas entre ses œuvres systématiques *Le phénomène de la vie* (1966) et *Le Principe responsabilité* (1979). La présente traduction en français de *Philosophical Essays. From Ancient Creed to Technological Man* (1974) est l'œuvre d'un collectif d'académiques dirigé par Damien Bazin et Olivier Depré. L'introduction de O. Depré précise la portée de cette œuvre dans la philosophie de H. Jonas. Ces textes sont moins connus dans le monde francophone et la publication de cette traduction qui coïncide avec le vingtième anniversaire du décès de l'auteur contribuera à la promotion de sa pensée dans le monde francophone.

La diversité des problématiques abordées par les textes des *Essais philosophiques* pose le problème de la cohérence interne du livre. Cependant, l'unité de ces textes se trouve dans la tâche philosophique à laquelle s'attelle H. Jonas : i) dénoncer les dangers du dualisme ; ii) repenser la question de l'être en partant d'une philosophie de l'organisme puisque « l'intériorité » et « l'extériorité » fusionnent de manière indissoluble dans celui-ci ; iii) relever « le défi moral de la technologie moderne » p 17. La tâche à laquelle s'emploie H. Jonas se déploie aussi bien en éthique qu'en métaphysique.

La réflexion éthique de Jonas met en évidence l'accroissement sans précédent dans l'histoire de l'humanité du « pouvoir d'agir » de l'homme moderne et le changement de la nature même de l'action humaine grâce à la technologie moderne largement fondée sur le dualisme. Si dans les temps anciens la technique était « un tribut payé à la nécessité » p.34, aujourd'hui, elle est devenue un moyen pour l'homme de réaliser ses propres buts. Ces buts se résument en une avancée permanente de la technologie vers des réalisations toujours plus grandes en vue d'avoir une maîtrise toujours plus importante sur la condition humaine et l'environnement naturel. Grâce à la génétique et aux biotechnologies en général, par exemple, « l'imminence du contrôle de l'homme sur sa propre évolution est acclamée comme le triomphe final de [sa] puissance » p. 195.

Le « pouvoir d'agir » moderne menace aussi bien l'écosystème que la nature même de l'homme : les dégâts de l'action humaine sur l'environnement naturel sont déjà manifestes et « l'image et la vraie nature de l'homme » p. 191 sont mises en cause. Or les principes de « l'ancienne éthique » ne sont pas à la hauteur des nouveaux enjeux éthiques car la technologie moderne a modifié l'horizon spatio-temporel des problèmes éthiques. Ainsi, la prise en compte de l'avenir de la planète, jadis absente de l'éthique, doit devenir un axe important de la réflexion éthique et de l'action publique. L'impératif d'une telle éthique peut s'énoncer de manière générale de la façon suivante : « Dans tes choix présents, inclus dans les objets de ta volonté la totalité à venir de l'homme » p. 37. Une telle éthique doit trouver son fondement ultime dans une « ontologie intégrée » qui a comme paradigme une philosophie de l'organisme.

La philosophie de l'organisme de H. Jonas commence par une réflexion sur les « fondements biologiques de l'individualité » p. 242. Pendant longtemps la « matière » a servi de fondement au concept de l'individu. Mais cela pose un problème : comment la « matière » qui est indéterminée peut être un principe de la détermination ? H. Jonas renouvelle la

réflexion sur l'individualité en partant du « mode d'exister » de l'individu. L'individu est ici un être qui a la charge de son être : il assume la responsabilité de son être en posant des actes qui renouvellent cet être. Ceci lui permet d'échapper à l'éventualité du non-être. Dans ce sens, l'individualité est un phénomène uniquement organique. C'est pourquoi, le « mode d'être » de l'organisme est la voie idoine pour penser l'individualité. Si le dualisme cartésien a nui à une compréhension de l'organisme, la théorie de l'organisme de Spinoza permet de développer une philosophie équilibrée de l'organisme. En effet, pour Spinoza, contrairement à Descartes, « l'étendue » et « pensée » ne sont pas deux substances séparées mais elles correspondent à deux aspects d'une même substance, et partant d'une même réalité. Ainsi, le « mode d'exister » de l'organisme réalise « des possibilités intrinsèques de la substance originelle en termes matériel et spirituel à la fois et par là participe à l'auto-affirmation de l'être en tant que tel ». p. 272. De plus, l'organisme humain permet de comprendre l'histoire : la transcendance temporelle de la dimension biologique de l'humain illustre la possibilité d'une compréhension de l'histoire au delà de l'aporie du « changement ».

La troisième partie du livre s'attèle à la réflexion sur le gnosticisme et les écrits des premiers chrétiens. Pour H. Jonas la gnose est une incarnation du dualisme puisqu'on y retrouve : « la scission entre le soi et monde, l'aliénation de l'homme par rapport à la nature, la dévaluation métaphysique de cette dernière, la solitude cosmique de l'esprit et le nihilisme général des normes qui s'ensuivit » p.21. Cependant, deux écrits chrétiens des premiers siècles permettent à H. Jonas de remettre « la volonté » au cœur du processus de sortie de la crise existentielle de « l'homme technologique » puisque, d'après l'analyse *existential* de « l'Épître au Romain », la volonté est le « mode d'être » spécifique de l'homme. Cette réflexion est complétée par la « Métaphysique d'Origène » dans laquelle le « libre arbitre » permet de penser la sortie de crise comme une « correction de la volonté » dont la responsabilité incombe à l'homme. Enfin, on peut également mentionner l'apport de la pensée « juive-chrétienne » à la philosophie occidentale sur les thèmes de la volonté et de la « Création » dans la dénonciation du dualisme.

Sans être systématique, ce livre de H. Jonas donne des éléments éthiques et métaphysiques pour penser la responsabilité de l'homme d'aujourd'hui par rapport à son être actuel et à venir dans un environnement naturel vivable.

Kevin Lompo

Fonds pour la recherche en éthique économique

Thierry Brugvin, *Le commerce équitable et éthique. Opportunités et limites*, Paris, L'Harmattan, 2014, 222 pages.

Dans cet ouvrage, Thierry Brugvin interroge le rôle des ONG dans le processus de normalisation des systèmes de production via les codes de conduite et les labels sociaux. Son interrogation principale est la suivante : « Les ONG et les syndicats, impliqués dans le développement des codes de conduite et labels sociaux, considèrent que les codes de conduite sont un moyen de démocratiser la régulation du travail, grâce à une plus grande participation des citoyens. Mais, cela ne risque-t-il pas aussi de la privatiser et, à terme, de l'affaiblir plus encore ? ».

Si les premiers codes de conduite ont été forgés à l'initiative d'acteurs économiques privés, notamment les grandes firmes afin de constituer une sorte de culture d'entreprise, ils sont désormais institués sous la pression des ONG. Dans un contexte de mondialisation, ces codes constituent une réponse aux conditions de travail déplorables que subissent les travailleurs, parfois des enfants, dans les pays en développement.

L'auteur nous met en garde contre toute interprétation angélique de ces codes de conduites. En effet, il souligne qu'ils se mettent en place dans un contexte de gouvernance régi par l'idéologie néolibérale. Le risque que les ONG se substituent à l'État dans la production de règles est conséquent ; ce qui évidemment remet en cause le rôle des États, sa légitimité et donc tout le processus démocratique duquel il est issu. Ce risque est d'autant plus grand que d'une part les partisans du néo-libéralisme ne manquent pas de porter des critiques acerbes contre le rôle régulateur de l'État ; et d'autre part, bien qu'il faille distinguer différentes catégories d'ONG, sur le terrain les distinctions sont souvent difficiles à établir et le public n'y prête pas toujours attention. L'amalgame entre des ONG issues directement des acteurs privés, les firmes, et des ONG issues de mouvements de la société civile crée un flou qui facilite l'émergence de l'idéologie néolibérale.

Au-delà de cette pression idéologique, le processus de régulation est lui-même affecté. Là où prévalait une régulation politique s'institue à la place une régulation technique. La normalisation devient plus une question de technique que de choix politique. L'audit en vient à supplanter le politique. D'un point de vue concret, les sociétés d'audit prennent l'ascendant sur l'inspection du travail. Non le moindre des paradoxes dans ce processus est que les syndicats eux-mêmes sont impliqués dans ce nouveau processus. Ils participent aussi involontairement à l'amoindrissement des services d'inspection du travail au profit des sociétés d'audit. Ces sociétés d'audit ne sont pas indépendantes de leurs clients puisqu'elles tirent leurs recettes de ces mêmes clients. De là à avoir des doutes sur la robustesse de l'audit, il n'y a qu'un pas aisément franchi.

Évidemment, tout cela, nous dit l'auteur, n'est qu'un masque qui cache des démarches marketing destinées à positionner les entreprises sur le marché, dans la concurrence qu'elles se livrent. Or les effets réels de ces codes de conduite sont plus que timides. L'auteur nous rappelle les débats sur la mise en œuvre et l'efficacité de ces codes de conduite dans des grandes entreprises comme Nike. Il appuie d'ailleurs ce même constat à partir d'une étude de cas sur la mise en œuvre de codes de conduite dans les entreprises en Inde.

Finalement, il défend l'idée d'une vérification indépendante qui serait financée par les États. Un tel processus éviterait la dépendance des sociétés d'audit vis-à-vis de leurs clients et rendrait plus crédible celle-ci. Autrement dit, l'auteur en appelle à une reprise en main du processus de normalisation par les États qui à la fois accréditeraient les sociétés d'audit et les financeraient.

La thèse défendue par l'auteur est claire et riche de précisions à travers les différents chapitres. Néanmoins, on peut avoir quelques regrets. Tout d'abord, l'auteur renvoie dans une même démarche le commerce éthique qui concerne les grandes firmes qui établissent des codes de conduite pour leurs sous-traitants et le commerce équitable qui concerne cette fois plutôt des petits producteurs et leurs relais au Nord. Or bien que l'on puisse convenir avec lui que ces deux mouvements différents ont tendance à se rejoindre, ils n'en restent pas moins deux mouvements assez différents actuellement. Le fait de les traiter de la même manière élude les problématiques quelque peu différents qui se posent à travers ces deux mouvements. Cela ne facilite d'ailleurs guère la lecture en multipliant les entrées. Il aurait probablement été plus judicieux que la thèse se concentre sur un objectif unique, celui du commerce éthique. Car à défaut, l'auteur développe une autre thèse, celle de la convergence entre commerce éthique et commerce équitable, thèse qui n'est pas démontrée mais seulement posée comme fait. Ensuite, on peut regretter l'amalgame entre différents termes comme celui de normalisation, code de conduite, label social et certification. L'auteur semble traiter le tout comme une même entité alors qu'il existe bien des différences nettes. Un code de conduite n'est pas un label, etc. Et différents niveaux hiérarchiques existent entre tous ces signes distinctifs. Plus de précision aurait permis de ne pas se sentir un peu noyé sous ces appellations lors de la lecture. Enfin, on peut regretter les trop nombreuses fautes de frappe et de syntaxe qui subsistent dans l'introduction du livre. Si ces fautes disparaissent dans les chapitres ultérieurs, leur présence en introduction pourrait rebuter le lecteur d'aller plus loin, ce qui serait finalement dommage. En somme, un ouvrage riche mais qui aurait mérité d'être mieux finalisé.

Jérôme Ballet

Fonds pour la recherche en éthique économique